

Le Pré de L'Etang

C'était le grand pré seigneurial que ceinturait sur trois côtés le petit ruisseau né de l'abondante source dite du « Clot de Lysandre ».



Le ruisselet coulait invisible sous les haies épaisses qui le voûtait, le dérobaient aux regards, et assurait même au fort de l'été la fraîcheur de son eau limpide. Dans son flot, et pieds nus, nous poursuivions le goujon ou traquions l'écrevisse tout en le laissant partir à l'aventure et couler à sa fantaisie.

Il partait d'abord alimenter le lavoir communal dit des Marronniers, car la route à cet endroit s'ombrageait des ces arbres probablement centenaires, puis il errait, bordait l'entrée du cimetière. On l'avait ponté à cet endroit pour permettre l'accès à la modeste nécropole où dorment mes parents, et tous les Lauzunais que j'ai connus.

Il se dirigeait ensuite vers le tumulus dit de Saint Maurice et s'en allait rejoindre le Dropt un peu en aval d'Eymet. Laissons le poursuivre sa course.

Ce pré de l'étang fut, au début de ce siècle qui finit, le champ clos de tous nos combats enfantins, la carrière de nos exploits et le forum de nos triomphes.

Ah ! Les heureux jours d'été qui nous rassemblaient, enfants du quartier de St Colomb pour des fêtes naïves dont notre inspiration décidait l'ordonnance et réglait le déroulement.

Nous y singions des baptêmes, des mariages, les prières crépusculaires du « mois de Marie », des processions de la Fête-Dieu et des enterrements. Nous avons même organisé le plus célèbre entre tous, celui de « Rapinard », le chat de Jeanne François, que les ménagères redoutaient pour ses larcins si promptement ourdis et réalisés, et nous les enfants, pour ses colères subites lorsque nous l'avions trop longtemps fatigué de nos agaceries.

Il n'était alors qu'une boule ardente de crocs et de griffes, nous cessions aussitôt de le taquiner.

Nous l'avons pleuré quand on le trouva étendu raide mort dans le jardin après sa nuit de maraude ; mort empoisonné.

Nous l'avons enterré en grande pompe enfantine dans le coin le plus discret du vieux chemin, sous le cerisier de Georges le boucher en renom de notre bourgade et je pourrais encore, je pense, trouver l'emplacement exact de sa tombe, où, sans doute l'herbe pousse plus drue.



Nous prenions possession sans vergogne, de ce cerisier dès que ses fruits dits « de la Reine Hortense » n'étaient qu'à peine mûrs. Nous en avions pour tout un mois de régales sucrés et savoureux. Jamais l'aimable et généreux propriétaire ne vint nous les interdire.

« Heureux qui peut mourir, homme, chêne ou roseau,
En pensant que par lui la saison sera douce
Au dos d'un mendiant ou bien d'un brin de mousse
Et qu'il sera béni d'un gueux ou d'un oiseau »

Les petits gueux que nous étions ont longuement béni ce Georges-là. Ce pré de l'étang nous offrait mille et une ressources. Nous y découvrions aux pluies d'automne des champignons savoureux, lépiotes et souchettes que nous appelions champignons de peupliers car ils naissaient sur les débris des souches de ces arbres, jadis abattus.



Dans le fossé qui servait d'exutoire à l'étang, nous trouvions du cresson pour nos salades du soir, et dans l'herbe drue et fraîche de ces rives, découvriions les grenouilles visqueuses, paresseusement vautrées. Nous les leurrions de pétales de coquelicots dont nous armions des hameçons trifides qui les harponnaient dès qu'elles s'y précipitaient. Notre croc les pénétrait en quelque endroit de leur corps gluant et notre ligne promptement relevée les soulevait en leur tirant des coassements douloureux.

Au long de ce fossé, le chaisier Frayssel récoltait à la faucille les roseaux verts et roses dont il habillait les sièges qu'il présentait aux chalands sur le trottoir au devant de sa porte.

Je me souviens qu'un jour, dans nos pérégrinations enfantines, nous avons découvert dans un creux du talus le nid mal dissimulé de la fauvette des roseaux.

Nous l'avons extirpé de sa précaire cachette avec les quatre ou cinq oisillons qu'il contenait. Nous rentrions tout heureux notre trouvaille dans les mains.

Mais les deux oiseaux qu'il avaient bâti et peuplé nous accompagnaient en s'approchant avec audace de nos mains ravisseuses dans l'espoir de nous

repandre leurs petits. Leur insistance nous toucha jusqu'à nous désarmer et nous retournâmes sur nos pas remettre le nid et sa petite famille à l'endroit où nous l'avions trouvé.

Le jeudi suivant nous n'avons revu qu'un nid vide et déjà à moitié disloqué ! Mais je pensais que c'était mieux ainsi !

Aujourd'hui ce pré où folâtrait jadis mon enfance heureuse, enchantée, insouciant, et devenu un lac de plaisance avec des bancs rustiques sur ses bords pour le repas des touristes comme des citadins qui y descendent de la ville haute pour y revivre à leur tour cette enfance dont on ne guérit jamais.

Sous son eau claire, je ne retrouve pas le tapis vert où vagabondaient mes courses enfantines, où je récoltais les pissenlits de nos salades d'hiver ou les souchettes nées d'une pluie tiède d'automne.

Mais il y aura bientôt un siècle de cela ! Où sont les neiges d'antan ?

Etienne Guiraud.

Bulletin Municipal 1995.

